

La nouvelle famille et l'ancienne.

Un individu qui s'efforce de vivre sa vie suivant l'approche centrée sur la personne crée une politique relationnelle — familiale, conjugale ou entre partenaires — radicalement différente du modèle traditionnel. L'enfant est traité comme une personne unique, digne de respect, qui a le droit d'évaluer son expérience à sa manière et qui dispose de larges pouvoirs d'opérer un choix autonome. Chaque parent se respecte également lui-même et a des droits qui ne peuvent être outrepassés par l'enfant. Dans la relation qui existe entre partenaires — qu'ils soient mariés ou non — les problèmes sont abordés avec le maximum degré d'ouverture dont sont capables les partenaires. Dans d'autres domaines, une grande liberté est laissée à chaque partenaire de suivre une ligne de vie, de faire des choix, de se lancer dans un travail ou dans d'autres activités, à son gré.

Dans ces relations, le choix éventuel réside dans la personne, tout comme la responsabilité de ce choix. La relation traduit l'expression changeante des sentiments et des attitudes, l'autre s'efforçant d'accueillir et d'écouter avec considération tout en gardant également le droit d'avoir ses propres sentiments et attitudes qu'il faut aussi accueillir avec considération. Il est particulièrement difficile de parvenir à ce type de relation qui ne justifierait certes pas un tel investissement si les résultats n'étaient pas si positifs.

Une face de cette scène complexe concerne le mode de relation aux enfants (j'allais dire la manière de les élever). Je connais bon nombre de parents de plus de vingt ans, des parents ayant atteint la trentaine ou la quarantaine qui ont été mis en présence d'une approche centrée sur la personne, par le moyen de classes centrées sur l'élève ou l'étudiant, de séminaires, de groupes de rencontre, d'une thérapie, ou par une combinaison de ces expériences. Ces parents ont une façon nouvelle de s'occuper de leurs enfants, de la petite enfance à la fin de l'adolescence. Les premières larmes, les premiers vagissements, les ébauches de sourires et les premiers balbutiements sont des efforts pour communiquer et l'on prête une attention véritable et respectueuse à ces communications primitives. Un effort est également fait pour donner à l'enfant le droit de choisir dans toute situation où il semble capable de supporter les conséquences de son choix. C'est un processus d'expansion au cours duquel une autonomie croissante est laissée à l'enfant et à l'adolescent, une autonomie que limitent seuls les sentiments de ceux qui sont proches du jeune.

On peut penser que cela ressemble à une famille complètement centrée sur l'enfant : ce n'est pourtant pas le cas. Chaque parent a, lui aussi, des sentiments et des attitudes et il essaie de les communiquer d'une façon que cette petite personne peut comprendre. Les résultats sont extraordinaires. Parce qu'ils ont perpétuellement conscience d'un grand nombre de leurs propres sentiments et de ceux de leurs parents, et parce que ces sentiments ont été exprimés et acceptés, les enfants se développent en devenant des êtres dotés d'un fort degré de sociabilité. Ils sont réceptifs aux autres, ouverts dans l'expression de leurs sentiments, ils répugnent à ce qu'on les réduise au silence et se montrent créatifs et indépendants dans leurs activités. Ils sont sensibles à ce qu'éprouvent les autres à leur égard et bien qu'il leur arrive de faire front, rares sont les tentatives conscientes de leur part de blesser autrui. Il y a ainsi deux disciplines dans leur vie : l'autodiscipline qui est toujours inhérente à l'autonomie avec la responsabilité, et les limites souples — et par suite la discipline — fixées par les sentiments de ceux qui leur sont proches.

Ces enfants ne sont pas de bons éléments pour une école traditionnelle qui espère les mouler pour en faire des robots conformes à un modèle, mais ce sont des élèves très avides d'apprendre quand ils sont exposés à un climat qui les encourage à apprendre. Ils représentent un grand espoir pour l'avenir. Ils sont habitués à vivre en êtres indépendants qui établissent des relations ouvertes avec les autres et leur désir est de continuer dans cette voie — dans

leur vie scolaire, professionnelle ou dans leurs relations avec leurs partenaires. Ces enfants grandissent avec fort peu de sentiments refoulés — ces sentiments dont on refuse de prendre conscience par culpabilité ou crainte — et fort peu d'inhibitions imposées par autrui au moyen de contraintes extérieures. Ils sont plus près d'être des personnes vraiment libres, que n'importe quel adulte de ma connaissance.

Je ne souhaite pas brosser un tableau trop rose. J'ai vu certains de ces parents oublier momentanément qu'ils ont *eux* aussi des droits et le résultat c'est qu'ils gâtaient leur enfant. J'ai vu des parents et des enfants revenir momentanément aux vieilles méthodes — les parents donnant des ordres, l'enfant faisant opposition. Les parents, comme les enfants, sont parfois à bout et réagissent mal. Il y a toujours des frictions et des difficultés qu'il faut communiquer puis dépasser. Mais, d'une façon générale, nous remarquons, dans ces familles, que parents et enfants participent à un *processus* continu de mise en relation et opèrent une série de changements dont on ignore le résultat final qui est pourtant façonné par un nombre infini de choix et d'actions quotidiens. La politique du contrôle et de l'obéissance, qui s'accompagnait d'une agréable sécurité statique, est maintenant révolue. La politique d'une relation en train de se construire entre des personnes uniques, politique fort différente, la remplace.

A partir de quel moment cette relation entre des personnes uniques peut-elle commencer à s'instaurer? Alors que moi, j'ai été passionné par le développement horizontal de l'approche centrée sur la personne qui touche tant de domaines de notre vie, d'autres se sont davantage intéressés à l'orientation verticale et sont en train de découvrir la raison d'être profonde de traiter le *tout petit enfant*, pendant tout le processus de la naissance, comme une personne qui devrait être comprise, dont les communications devraient être traitées avec respect, dont on devrait s'occuper avec empathie. Telle est la contribution nouvelle et stimulante de Frederick Leboyer, obstétricien français, qui, après avoir mis au monde des milliers de bébés, a commencé à changer ses méthodes de façon saisissante : il a donc participé à la mise au monde d'au moins mille bébés en procédant d'une façon que l'on ne peut appeler autrement que « centrée sur la personne ».

Leboyer s'est indigné de notre incapacité à comprendre avec empathie les efforts et les cris, la crainte et la souffrance du nouveau-né. Il fait remarquer que le tout petit enfant, à sa naissance, n'est pas aveugle, ainsi qu'on l'imagine souvent. Il est, au contraire, extrêmement sensible à la lumière après avoir passé neuf mois dans l'obscurité du ventre de sa mère, or nous l'aveuglons avec des projecteurs dans la salle d'accouchement. Nous supposons que ce qu'il entend ne fait aucune différence et, par suite, que les conversations à haute voix et les exhortations à la mère en travail — « Poussez! Poussez plus fort » — sont sans importance. Le bébé est pourtant très sensible aux sons et, pendant un certain laps de temps après sa naissance, on peut l'apaiser et l'endormir en lui faisant entendre l'enregistrement des bruits perçus à l'intérieur de l'utérus — le mouvement des articulations et des muscles, le gargouillement de l'estomac et des intestins, et, par dessus tout, le rythme régulier des battements cardiaques de la mère. Nous supposons que la peau du bébé peut supporter le contact d'un tissu sec, alors qu'en fait c'est pour lui presque aussi sèche qu'une étoffe qui aurait été brûlée. Nous supposons que les premières respirations sont pleines de joie, alors que les cris de l'enfant indiquent qu'elles sont probablement fort douloureuses.

Les personnes impliquées se soucient avant tout de ce qu'elles éprouvent *elles* et non de ce que ressent le nouveau-né. Le médecin a mené à bien son accouchement — et il est content de lui. La mère sourit parce que l'épreuve est terminée; elle entend le bébé crier et se sent toute fière. Le père est heureux d'avoir engendré un fils ou une fille. Qui prête donc attention aux réactions du petit enfant? Personne. On présume qu'il n'est pas assez mûr pour avoir des sentiments ou des réactions. On attrape le petit enfant par les pieds, ce qui l'oblige à déplier son épine dorsale qui a toujours été incurvée, on lui donne une tape sur les fesses pour le forcer à respirer, on le prive de son autre source d'oxygène en sectionnant le cordon

ombilical, on le place souvent sur une balance de métal froide pour le peser, puis on l'enveloppe dans un linge sec.

Les photos de ces petits enfants terrorisés, aveuglés, en train de pousser des cris, et que l'on manipule de cette façon fort habituelle, sont accablantes.

Et que fait Leboyer face à tout cela? Il pénètre dans le trauma de la naissance et de la nouvelle vie et essaie de comprendre cette personne naissante. Ce faisant il change presque chaque démarche qui préside à la naissance d'un petit enfant.

Il y a d'abord la préparation de la mère à un accouchement naturel. Elle est prête à accepter les initiatives que prendra le médecin. Le fait que son bébé ne crie pas de façon déchirante, mais se contente peut-être de pousser un ou deux petits cris ou halète en se mettant à respirer, ne l'effraiera pas. Elle est encouragée à ressentir « *Je suis mère* » et non pas « *C'est mon enfant.* »

Puis viennent les changements dans les méthodes d'accouchement. Dès que la tête apparaît, s'il semble que la naissance va être normale, on éteint toutes les lumières vives et l'on ne laisse qu'une lumière douce. Pendant et après cette phase, la salle d'accouchement est *silencieuse*. S'il doit y avoir une conversation, elle est chuchotée.

Lorsque l'enfant émerge, on prend soin de ne pas toucher la tête qui a enduré le plus gros de la douleur du canal de la naissance. Puis on installe immédiatement le petit enfant sur le ventre de la mère, maintenant si creux, où il peut à nouveau faire l'expérience de la chaleur, des gargouillements internes et des battements cardiaques. Cette situation rend inutile de couper le cordon ombilical, ce qui laisse ainsi à l'enfant deux sources d'oxygène et évite tout risque de détérioration du cerveau par anoxémie. Le bébé, habituellement après un cri ou deux, se met à respirer. Parfois également, il s'arrête de respirer pendant un petit moment, et recommence à son propre rythme. Puis l'oxygène continue à lui parvenir par le placenta, ceci n'est pas dangereux. Lorsque les pulsations du cordon ombilical se sont arrêtées — habituellement après quatre ou cinq minutes — l'appareil respiratoire du petit enfant fonctionne, il est couché — comme dans un berceau — à l'endroit le plus confortable qui soit pour lui (après le ventre de sa mère) et il se met à bouger et à s'étirer. Le bébé n'a pas été bousculé. Son rythme naturel a été respecté. L'ombilic est maintenant coupé puisqu'il a cessé de fonctionner. Leboyer ajoute : « Nous devons nous comporter avec le plus grand respect face à cet instant de la naissance, ce moment fragile. »

Tandis que l'enfant commence à utiliser ses membres pour explorer le nouvel espace sur l'abdomen de sa mère, le toucher devient le moyen de communication. Les mains — de préférence celles de la mère — sont placées avec calme et douceur sur le petit enfant, ou bien son dos est caressé en rythme comme pour lui rappeler les rythmes internes dont il a fait l'expérience auparavant. Ce toucher donne au bébé l'assurance que « nous sommes tous les deux encore là; nous sommes tous les deux bien en vie ».

Quand le petit enfant semble prêt, on le soulève du corps de sa mère et on le plonge lentement et doucement dans de l'eau chauffée à la température du corps — 36°6 ou 37°2 degrés. Là il commence à bouger les membres, à tourner la tête d'un côté à l'autre. Puis les yeux s'ouvrent! Des photos de ces nouveau-nés les font apparaître étonnamment plus âgés que nous pourrions l'imaginer. Ils sont calmes et prêts à l'exploration, ni panique ni crainte en eux et aucune souffrance ne les fait pleurer à gros sanglots. De toute évidence, ils commencent à s'en donner à cœur joie et à jouir de leurs mouvements. C'est seulement lorsque l'enfant semble parfaitement détendu et lorsque son attitude montre qu'il fait bon accueil à ces découvertes fantastiques et nouvelles pour lui, qu'on le retire de l'eau pour l'envelopper dans un linge tiède. Le passage des entrailles de sa mère au monde extérieur a commencé de façon réussie.

Bien qu'il soit trop tôt pour en connaître les effets à long terme, cette nouvelle façon de traiter le processus de la naissance est d'une profonde importance. En respectant l'enfant et

en s'efforçant de s'en occuper avec compréhension, on a considérablement réduit les blessures psychologiques causées par le trauma de la naissance. Entrer dans la vie nouvelle de façon si progressive, en toute sécurité, par un contact empreint de sollicitude et d'amour, est beaucoup plus favorable au développement psychologique de l'enfant que de l'exposer soudain à toutes sortes de stimuli terrifiants et que de *le contraindre* à adopter une nouvelle manière d'être qui lui fait peur. Une recherche française portant sur 120 de ces petits enfants, de la naissance à l'âge de trois ans, indique qu'ils sont étonnamment exempts de tout problème d'alimentation et de sommeil et qu'ils sont plus éveillés, plus coordonnés et plus espiègles que d'autres enfants. Ils sont en outre détendus et agréables.

Que se passe-t-il lorsque les parents considèrent leurs enfants comme des personnes uniques dans une relation de communication en perpétuelle évolution? L'histoire de Ben et de Claire illustre la dynamique de ce processus. Claire avait élevé ses enfants sur un mode autoritaire jusqu'à son divorce et à son remariage avec un homme qui était convaincu de l'approche centrée sur la personne. Chaque partenaire apportait à ce mariage des enfants de mariages antérieurs et il se créa de nombreuses relations nouvelles à des degrés divers de confiance et de communication. Claire s'aperçut qu'elle était en train de changer.

Pour essayer de résoudre certains des problèmes nouveaux qui se posaient, Ben et Claire décidèrent d'organiser des réunions au cours desquelles chaque membre de la famille, sans aucune restriction d'âge, était libre d'exprimer ses sentiments — récriminations, satisfaction, ou réactions — aux autres.

Le père de Walter, le fils aîné de Claire, avait disparu de la vie de Walter sans crier gare. Pour le reste l'exposé de Claire est suffisamment explicite. Je lui ai simplement demandé comment avaient commencé leurs réunions du groupe familial.

CLAIRE : Nous les avons fixées d'avance. Nous avons choisi le moment. Il s'est trouvé que c'était tous les mardis. Et ce jour était « sacré » — ni réunion d'affaires, ni séance de cinéma, ni réception ne pouvait y changer quoi que ce soit et si quelqu'un passait nous voir nous devons lui dire de partir et de revenir un autre jour. Les enfants ont appris à compter là-dessus. Il y avait un tas de mises au point à faire entre moi et Ben, entre Ben et mes enfants, entre moi et ses enfants, et entre les enfants entre eux. Et Ben avait travaillé avec des groupes auparavant et voulait que ce type d'expérience — l'intimité, le partage et l'expression des sentiments — fasse tout naturellement partie du noyau familial. Il a décidé qu'on allait se réunir tout de suite après le dîner. Nous sommes tous restés à table — les enfants se demandant ce qui allait se passer. Il a commencé la réunion en essayant de leur apprendre comment exprimer leurs sentiments et comment se soustraire aux accusations, vous savez, du genre : « tu es une brute » ou « tu me harcèles ». Je fus la première à commencer à faire le tour du cercle. Nous étions huit à table, il fallait que je m'adresse à sept personnes et que je leur dise à chacune successivement ce que j'éprouvais à leur égard. Et pas seulement des choses positives mais aussi des choses négatives, certaines de mes préoccupations et certains de mes soucis qui étaient fort différents avec chaque enfant. Et c'était vraiment la première fois que je parlais de choses négatives de façon constructive en face de tous les autres. Ceci est d'habitude une affaire personnelle. J'ai pu dire à un des garçons combien j'étais fière de ses résultats scolaires mais en même temps combien j'étais préoccupée par ce que je percevais comme étant de l'égoïsme — que je ne comprenais pas vraiment d'où cela venait, et que je voulais en parler plus longuement avec lui afin que nous puissions résoudre ce problème ou que je le comprenne mieux. C'était la première fois que je ne me contentais pas de lui crier après en lui disant : « Partage ceci avec ta soeur; qu'est-ce qu'il y a encore? » Et il *mentendait*. Les enfants ont tout d'abord été inquiets et embarrassés. Puis est venu le tour de Ben, mon mari; il était bien plus habile que moi et a complété ce que j'avais

dit, de son point de vue. Dans l'intervalle, les enfants s'étaient calmés et ce fut à l'un d'entre eux de commencer : il a fait le tour du cercle — ils ont vraiment fait un sacré bon boulot. J'étais surprise et très contente. Et ils étaient fiers d'eux, surpris et contents.

Puis une chose importante s'est produite. Mon fils aîné Walter avait le plus souffert de mon divorce. C'était lui qui se rongait les ongles et faisait des cauchemars. Et il ne réussissait pas bien en classe. Il adorait Ben. Il était si heureux d'avoir Ben pour père — son beau-père. Quand il a fait le tour du cercle il a dit un tas de choses nous concernant tous mais lorsqu'il est arrivé à Ben il a simplement dit « Et bien sûr je t'aime » et il est passé tout de suite au suivant. Et nous avons tous eu conscience qu'il manquait là quelque chose. Mais dès que Walter a eu fini, Ben a été le premier à dire : « Sapristi, Walter j'ai l'impression d'avoir été brimé. Tout le monde semble avoir reçu tellement plus de toi et j'aime à entendre que tu m'aimes mais il doit y avoir autre chose et je veux vraiment en savoir un peu plus. » Et Walter, avec une certaine froideur, a dit : « Eh bien, euh... je ne veux pas te donner davantage. Je ne veux pas t'aimer trop ou être trop proche de toi parce que j'ai peur que tu ne me quittes. » Ouâ! Les larmes se sont mises à couler tout autour de la table. Nous n'aurions jamais entendu ces paroles de Walter, nous n'aurions jamais su que cela faisait partie de lui-même si nous n'avions pas tenu ce type de réunion structurée pour prendre contact avec ce genre de chose. Cela a fourni à Ben une occasion de faire savoir à Walter qu'il le comprenait; il lui a dit à peu près ceci : « je sais combien tu aimais ton père et combien tu espérais, en toute confiance, qu'il resterait toujours avec toi et il t'a quitté et puis ta maman a eu deux autres hommes auxquels elle s'intéressait sérieusement et ils sont partis. Et maintenant je suis là et je t'assure que je t'aime et tu n'as aucune garantie en ce qui me concerne ». Puis il a ajouté, « Mais je vais te dire quelque chose : je veux que tu saches que je vais t'aimer tant que je vivrai et tu peux avoir confiance en moi; je serai disponible pour toi et je ne te quitterai pas tant que tu auras besoin de moi. » Et Walter l'a regardé et s'est mis à pleurer, il s'est levé, a fait le tour de la table puis s'est jeté simplement dans les bras de Ben et ils ont sangloté. Et tout le monde a fait de même. Et les enfants qui étaient à table se sont levés et ont touché Walter. C'était pour eux une chose toute naturelle. En tout cas, vous pouvez imaginer que ce fut un événement.

Cette réunion de famille présente des contrastes étonnants avec les relations familiales habituelles :

1) La polarisation sur les relations entre les membres de la famille passait avant tout autre engagement, quel qu'il soit.

2) On s'efforçait de se centrer sur des sentiments reconnus, non sur des accusations de jugements d'un autre.

3) Ce changement était vraiment aussi difficile pour les parents que pour les enfants. Pour Claire passer de « Partage cela avec ta soeur! » à « Je ne comprends pas ton (c'est ainsi que je le perçois) égoïsme » est un changement énorme.

4) La nouvelle approche n'est pas acceptée en toute confiance au départ. Tout le monde est mal à l'aise, un peu méfiant, à l'exception peut-être de Ben.

5) Le respect à l'égard des enfants est grandement récompensé, parce que ceux-ci se révèlent être dignes de respect.

6) L'ouverture qui se développe ainsi conduit à une autorévélation absolument inattendue et à une communication profonde.

7) La relation entre tous les membres de la famille en tant que personnes distinctes mais interdépendantes, se trouve fort consolidée.

C'est une famille où la communication s'établit entre égaux au plan psychologique. C'est un différent à la fois de la famille traditionnelle, qui aujourd'hui s'éteint doucement mais prévaut toujours, et la famille plus moderne qui est la norme de notre culture. Dans la famille

traditionnelle, le père est le chef du ménage. Il prend toutes les décisions. Nul n'entreprend quoi que ce soit d'important sans sa permission. Les sentiments négatifs ou les ressentiments — qu'ils viennent de l'épouse ou des enfants — n'ont pas le droit de s'exprimer et, par voie de conséquence, presque tout ce qui est important lui est caché. Dans la famille moderne, le père et la mère prennent ensemble toutes les décisions importantes. Ils s'efforcent de contrôler tout ce que font leurs enfants, souvent sans succès, en particulier ce que font les moins de vingt ans. Par suite la relation ressemble souvent à la guérilla. Entre ces familles et celle de Ben et Claire assise autour de la table, s'est produite une révolution politique.

Dans la famille traditionnelle la politique des rapports entre les individus est très claire. L'autorité du père est renforcée par des sanctions religieuses et juridiques. Le seul moyen pour les membres de la famille de pouvoir vivre une vie un tant soit peu indépendante, c'est de le faire secrètement, en trompant le père.

Dans la famille habituelle d'aujourd'hui, le contrôle se trouve en théorie unifié et placé entre les mains des deux parents, mais dans la pratique ils sont souvent en désaccord. Ceci ouvre la voie à un conflit de pouvoir entre les membres de la famille en même temps que se forment des factions temporaires ou permanentes. De subtiles stratégies sont utilisées par les enfants pour dresser les parents les uns contre les autres. Les sanctions garanties de l'autorité parentale n'ont plus le même poids, ce qui affaiblit encore la structure de contrôle. En conséquence, une des caractéristiques les plus fréquentes est un climat de disputes incessantes dès qu'il s'agit de décisions impliquant un contrôle : « Pourquoi faut-il que j'aide à faire la vaisselle? » « Pourquoi ne puis-je avoir la voiture ce soir? » « Je veux absolument porter mes blue jeans! » « Pourquoi faut-il que je rentre à la maison à onze heures alors que mon amie Suzy a la permission de minuit! » Les enfants luttent pour être plus indépendants de l'autorité parentale. Les parents sont dans la situation d'un gouvernement faible qui tour à tour se montre très ferme puis cède aux pressions. La politique de la famille est très instable.

Ben et Claire sont souvent conformes à ce même modèle. Mais, dans les meilleurs moments, la politique de leur vie familiale impose un modèle totalement neuf. Ce n'est pas une famille qui essaie d'améliorer le fonctionnement de la structure familiale traditionnelle. C'est une façon absolument nouvelle et révolutionnaire d'être ensemble en famille.

Voilà pour l'approche centrée sur la personne telle qu'elle s'applique aux interactions émotionnelles dans une famille. Cette approche peut-elle résoudre les problèmes pratiques, quotidiens, de comportement et de discipline?

CLAIRE : Absolument. Je peux vous donner un exemple, un cas que je trouve tout simplement merveilleux. Lorsque je rentrais à la maison après mon travail, je butais presque contre la porte tant j'avais hâte d'être chez moi. J'aime beaucoup mon mari et mes enfants et je me plais en famille mais chaque fois, la première chose que je voyais c'était des manteaux, des pull-overs, des livres, des gants de baseball, des verres sales et des miettes de biscuits. Les gosses étaient contents de me voir mais je commençais inévitablement par m'exclamer : « Bonté divine, qu'est-ce qui se passe? Ramassez ceci et rangez cela » et je punissais, je me fâchais et les gosses ne m'aimaient pas et je ne m'aimais pas et ils se sentaient coupables et avaient honte. Je me suis mise à réfléchir à tout cela et je me suis rendu compte qu'en fait ils ne remarquaient

même pas toutes ces affaires car si je les leur montrais du doigt, ils les ramassaient et si je ne leur montrais pas la chose qui traînait à un mètre d'eux, ils ne la voyaient pas. C'était bizarre. Mais vraiment ils ne la voyaient pas. J'ai donc provoqué une réunion. Nous nous réunissions de façon régulière mais on pouvait aussi provoquer une réunion. Nous nous

sommes donc réunis et, pour la première fois, j'ai reconnu qu'il s'agissait de *mon* problème. Moi j'ai un problème. Je ne peux supporter de voir la maison dans un fouillis pareil.

CARL : Ce n'était pas un problème pour eux mais c'était vraiment un problème pour vous.

CLAIRE : Exactement. Ça leur était égal. Ça leur était égal que la maison soit tout en désordre. Ce n'était pas leur problème. C'était le mien. Je suis membre de la famille et à ce titre j'ai droit à quelques égards. Cela ils l'acceptent. J'ai dit « J'ai besoin que l'on m'aide un peu à résoudre ce problème ». Nous avons dû rester autour de la table au moins une heure et demie. Ce sont les enfants qui ont apporté la solution à mon problème. On l'a finalement appelé « le carton fourre-tout ». Nous avions un carton et tout article trouvé par quiconque dans les parties communes — la cuisine, la salle de séjour, les salles de bain, l'entrée — était jeté dans ce vieux carton merveilleux et disparaissait. Et ils ont décidé qu'on y laisserait l'article une semaine. Peu importe ce que c'était. Je n'ai pas eu à imposer cette règle. Les enfants s'en sont chargés et le système qu'ils avaient eux-mêmes institué a battu tous les records. Ils en étaient ravis et ils assuraient eux-mêmes leur propre police entre eux. De façon admirable vous savez. Un gamin' de douze ans était parfaitement au courant qu'un autre de quatorze ans avait perdu quelque chose qui était dans la boîte, et s'il retirait l'article avec vingt cinq minutes d'avance c'était... c'est bien simple c'était rigoureusement impossible.

CARL : Il fallait que l'article reste là la semaine entière...

CLAIRE : Exactement. A la minute près. Toujours est-il que les choses disparaissaient tout simplement, comme par magie. Le carton débordait de partout. Et il a été mis à l'épreuve. Bien souvent on aurait pu tout laisser tomber. Par exemple, dès le premier jour un des garçons a perdu les chaussures qu'il mettait pour aller en classe. Il est rentré de l'école, il les a enlevées et elles ont disparu. Le lendemain il les a cherchées sans pouvoir mettre la main dessus et personne ne lui a rien dit et il a fini par comprendre que, mon Dieu, elles étaient dans le « carton fourre-tout ». Il porte donc une vieille paire de tennis qui sent mauvais mais ces chaussures de tennis il les a perdues le lendemain. Et vous savez, c'est là qu'est la mise à l'épreuve. Que va faire la mère? Il comptait sur moi d'une certaine façon. Très bien. Je dois aller à l'école et je n'ai pas de chaussures. Mais cela, ce n'était absolument pas mon problème. Je ne m'en suis pas préoccupée et j'ai donc pris mes distances. Et les gosses lui ont formellement interdit de reprendre ses chaussures. Vous n'avez plus ni chaussures, ni tennis, qu'allez-vous faire? En tout cas, ils sont arrivés avec ses pantoufles d'intérieur. C'est tout ce qui lui restait. Il est allé à l'école en pantoufles. Et cela a été dur pour moi d'agir ainsi. Mais je l'ai laissé faire... Et cela a marché.

Mais ce ne fut pas tout : à la suite de ce qui précède, il s'est produit quelque chose dont je n'avais pas conscience. Quand je rentrais de mon travail, j'enlevais mes chaussures et les laissais près de la porte. Je ne *voyais* pas mes propres chaussures, des vertes, des bleues et des noires. J'ai perdu mes bleues et mes noires et pendant une semaine je suis allée travailler en chaussures vertes, quelle que soit la couleur de ma tenue. Ben a perdu deux de ses vestes de sport, plusieurs cravates et une paire de chaussures. Oh, ils rassemblaient tout simplement les affaires que nous laissions traîner. Cela a vraiment marché dans les deux sens et cela a été fantastique. Ce fut pour moi une leçon.

CARL : Je crois que ce qui a été fantastique c'est que cela ait vraiment marché dans les deux sens et c'était leur solution à eux. J'ai souvent été frappé par le fait que les gamins qui sont confrontés à un problème sont bien plus ingénieux que les adultes lorsqu'il s'agit de réfléchir aux moyens de le résoudre.

CLAIRE : Je n'aurais jamais eu l'idée de laisser les affaires là dedans pendant une semaine. Ils sont plus durs envers eux-mêmes mais c'est de bonne guerre. Ils sont fantastiques.

La politique des relations apparaît clairement ici. Il y a d'abord le contrôle parental typique de Claire toujours prête à critiquer. Puis vient le moment où elle reconnaît qu'elle est en train de gâcher la relation qu'elle a avec ses enfants, résultat qu'elle ne souhaite pas. Elle se rend compte alors que, chose incompréhensible, cela ne semble pas leur poser de problème à eux mais que cela lui en pose un à elle et qu'elle, elle a des droits. Après quoi vient le risque — un processus est toujours un risque — qui consiste à demander qu'on l'aide à résoudre son problème. Ensuite la solution ingénieuse créée par la famille tout entière, le « carton fourre-tout ».

C'est un exemple merveilleux de la façon dont on peut laisser les enfants (et les adultes) porter la responsabilité de leurs choix (mêmes inconscients) quand ils peuvent en supporter les conséquences.

La leçon finale c'est que chaque problème se trouve pour une large part dans l'oeil du spectateur. Ses chaussures à elle n'avaient pas créé de « fouillis domestique » mais il en allait évidemment tout autrement en ce qui concerne les affaires des enfants. Apprendre qu'elle aussi « sème la pagaie » est une leçon pénible. Mais maintenant le pouvoir est vraiment égalisé et vécu comme tel.

Une approche centrée sur la personne, partout où elle existe dans la vie familiale, change de façon marquée la politique des relations entre parents et enfants et entre enfants et parents. C'est un modèle nouveau pour la vie en famille.

Carl Rogers